

FABRICE MIDAL

Pourriez-vous évoquer votre rencontre avec Robert Marteau ; quels livres de lui aviez-vous lus à cette époque qui avaient formé en vous le désir de le rencontrer ?

Ce qui m'a conduit à rencontrer Robert, c'est le sens du symbolisme et la Pensée Traditionnelle.

J'ai rencontré Robert, par l'intermédiaire de Roger Parisot qui était un homme que j'aimais beaucoup. Il participait parfois à la revue *Connaissance des Religions*, revue consacrée à la perspective Traditionnelle dont je m'occupais, jeune homme, avec passion. C'est ainsi que nous avons fini par nous rencontrer, et même à travailler à quelques projets. Il a, par exemple, rédigé pour la collection que je dirigeais alors chez Pocket un ouvrage sur la doctrine du pur amour.

Et puis naturellement, nous en sommes venus à parler de Robert que j'ai rencontré quelques temps après.

Avec Robert, c'est donc d'abord la pensée Traditionnelle qui a nous a rassemblé.

Vous avez dédié votre Petit traité de la modernité dans l'art, paru en 2007 aux éditions Pocket, à deux hommes, Pierre Jacerme et Robert Marteau pour lequel vous écrivez : « à Robert Marteau / dont le souffle / ouvre la demeure juste / et l'écoute / où exister », pourriez-vous déplier ces mots ?

Ce qui a été pour moi le plus inouï, fut de rencontrer en Robert un poète intégral. Intégralement poète. Et en ce sens, il me fait un peu penser à Rainer Maria Rilke. Tout ce qu'il disait, vivait, faisait était dans l'horizon de la poésie. Et chez lui, la poésie était en rapport à l'immémorial, au sens du mythe le plus originaire, le plus pur.

Cela a été une vraie délivrance. Dans sa parole, il y avait un souffle et un silence. Une attention à ce qui ne se voit pas et qui pourtant, comme la sève, donne vie. Chaque fois qu'il me voyait il me donnait accès aux portes d'ivoire et de corne. C'était la fête ! Robert est dans mon souvenir le nom d'une grande fête.

Chez Robert tout me passionnait. Son travail sur l'alchimie qui ouvre à une telle attention à la nature, à l'élémentaire, à la métamorphose. Son travail sur le sens du mythe qu'il savait discerner partout. Son engagement à partir de la Tradition à lire dans notre temps, ce qui est force de mort et ce qui est force de vie. Et j'aime profondément, pour cette raison, son livre *Retour au verseau*.

Et puis bien sûr, son regard sur la peinture. Son livre sur *Douze peintres* ou *Venise en Miroir*, je l'ai si longuement médité.

Et puis les émissions de radio qu'il a fait alors qu'il vivait au Canada en particulier sur les troubadours. Il avait une manière unique de nous faire entrer dans le mystère qui tisse la forêt de notre propre héritage.

Robert nous invitait à rentrer à la maison — dans notre langue, dans notre histoire...

Un autre aspect me frappe. Sa poésie nous apprend à retrouver une habitation, une demeure, à prendre place ici, dans ce monde. Or en général, un tel dessein tombe dans la mièvrerie. Nous ramène à des clichés. C'est à cela que le grand public identifie généralement à la poésie.

Du coup, une autre poésie s'acharne à défaire cette inspiration. Elle met à mal la langue, et tout ce qui tisse un sens. Elle nous fait faire l'épreuve du désastre. Cette poésie est parfois extraordinairement salutaire quand elle nous aide à faire l'épreuve d'une dévastation profonde et inapparente qui ronge notre temps. Parfois, elle devient un autre tic. Une posture.

Personne ne peut habiter l'effroi et en rester indemne !

Robert, lui était poète en un autre sens. Très rare car très originaire. Il retrouve un fil qui a été oublié au cours des âges. Et c'est pourquoi, il réussit à faire que son dessein, si ouvert, si simple, si

sobre, soit entièrement vrai. Il est ailleurs. Il n'est pas en ce sens notre contemporain. Il est l'homme de l'origine et de la parole perdues.

Même si, à partir de là, il pouvait voir ce qui dans notre monde vacille, est faux et nous égare. Et en ce sens, il redevenait notre contemporain.

Il vivait ainsi entre la ville et la civilité urbaine et la nature solitaire. Dans ce va et vient profond.

Dans la constellation des poètes, comment Robert Marteau vous apparaît-il ?

Ce qui me plaît tant chez lui est qu'il n'est pas un écrivain. Au risque de surprendre, la littérature, et la poésie quand elle est littérature, n'a pour moi pas de saveur. Tout cela me semble un jeu. Les écrivains se regardent écrire. Leur travail c'est d'écrire l'écriture et tout cela en se voyant écrire. Par exemple leur question est de savoir si oui ou non, ils sont écrivains.

Hormis chez Proust ou cette question prend une ampleur profondément mystique, j'ai toujours trouvé cela vain. Une coquetterie.

Robert écrit parce qu'il est habité d'un souffle. Il sait un secret. Il écrit pour qu'apparaisse ce qui sans la parole ne se verrait pas. Il dit. Il habite la langue du reste d'une manière très Traditionnelle. A la recherche de son origine, de ce qu'elle porte, soutient et garde.

C'est très unique. Très rare. Très précieux.

C'est du reste une question singulière. Soit l'art tend à devenir ce qui divulgue un message ! Soit il est enfermé en lui-même.

Robert n'est ni dans un de ses pôles. Ni dans l'autre. Il parle. Il me parle. C'est absolument miraculeux.

Il écrit... mais il écrit en habitant la langue, en se confiant à elle, en se confiant au monde, en écoutant les oiseaux... En étant complètement au dehors. Dans ce dehors, qui est le seul espace intérieur.

Vous, adepte du bouddhisme tibétain, lui, de la voie du Christ, dans vos nombreuses conversations quelle place tenait l'aventure spirituelle ?

Nous étions tous deux dans la vision Traditionnelle. Les religions ne sont, placées ainsi, que des vêtements d'une parole, d'une écoute plus originaire dont elles sont les dépositaires. En effet, de ce côté de la source, les religions sont toutes porteuses d'un secret qu'elles ont à préserver.

C'est lui et non le reste qui importe au premier chef. Il bon d'écouter ce secret non pour le divulguer mais au contraire pour s'abriter en sa bienfaisante obscurité. Obscurité qui nous guérit des éclairages violents et faux qui écrasent toute visibilité. Qu'est-ce à dire ? L'homme n'est pas le centre du monde, mais son serviteur. L'homme ne doit pas soumettre toute la création à son joug, mais l'éclairer par sa parole.

De ce point de vue là, il y avait entre nous une profonde connivence.